



VALENTINE

SOPHIE RICHER

Sophie Richer

Valentine

© Sophie Richer, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5705-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture : "The Mountain Nymph Sweet Liberty" de Julia Margaret
Cameron

Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !

Baudelaire, Les Fleurs du mal

*À Valentine
et à toutes les femmes de ma lignée...*

Pour Alain, son arrière-petit-fils

Paris, 22 mai 2023

L'employée déposa le dossier devant moi avec précaution. *Le voilà, souffla-t-elle, prenez votre temps, il est très épais, j'espère que vous trouverez ce que vous cherchez.*

À l'intérieur, il ne se trouvait que treize malheureux formulaires administratifs jaunis, mais il contenait également une très grosse enveloppe fermée, sur laquelle un nom et un numéro avaient été écrits de ces beaux pleins et déliés d'autrefois. Pourtant, la main qui les avait tracés avait tremblé, elle semblait mal assurée. Je la déposai près de moi et parcourus le reste des documents.

Sous-direction de l'Assistance à l'Enfance de la Seine. L'enfant Pauline Hélène Plateau, née le 10 avril 1893 à Paris 14^e, de père non dénommé et de Valentine, sera inscrite sous le numéro 108776 comme enfant A (assisté) sur le registre matricule des pupilles de l'Assistance à l'Enfance.

Je photographiai chaque page une à une pour pouvoir les étudier et les imprimer chez moi. Il me restait cette enveloppe épaisse et lourde. Quel droit avais-je de l'ouvrir ? Et si je ne l'ouvrais pas, qui le ferait ? Quel descendant viendrait ici réclamer le dossier de Pauline ? Qui s'intéresserait à elle ? À elle et à sa mère Valentine, disparue au début du 20^e siècle sans que personne ne sache ce qu'elle était devenue. Les légendes étaient allées bon train dans la famille et s'étaient transmises de génération en génération tout au long du vingtième siècle jusqu'à éveiller ma curiosité. Toutes les hypothèses à son sujet avaient été avancées, sans négliger les pires. Surtout les pires. J'avais peut-être entre les mains la clé du mystère.

Avec délicatesse, je détachai le rabat de l'enveloppe qui tenait à peine, puis retirai une chemise cartonnée contenant un énorme paquet de feuilles légères, presque transparentes, couvertes d'une très fine écriture tracée à la plume. Les ratures étaient nombreuses et l'encre noire, par endroit, recouvrait des lignes entières. À première vue, trois écritures différentes couraient le long des pages.

L'horloge de la grande salle des Archives de Paris indiquait 10h, j'étais à Paris pour une semaine, j'avais tout mon temps.

Je commençai à lire.

Marseille, le 27 juin 1904

Ma chérie, ma toute douce, ma Pauline, mon aimée,

Je suis Valentine, ta mère, celle qui t'a mise au monde et n'a été ta maman que deux petits jours. À peine le temps de sentir la chaleur de ton minuscule corps contre le mien et déjà je te laissais pour toujours. Mais je perçois encore ton odeur, celle de lait, de peau tendre, et puis de peur aussi, une odeur un peu douce-amère comme si, à l'aube de ta vie, tu sentais déjà que je ne pourrais pas te garder entre ces murs froids et misérables.

Aujourd'hui je dois trouver le courage et la force de t'écrire. J'ignore si cette lettre te parviendra, mais elle est ma dernière chance.

Hier, ma petite Marie est morte, un mauvais mal à la naissance de l'été. C'est allé si vite. La semaine dernière, elle s'est mise à tousser et hier matin elle rendait son dernier souffle à l'hôpital de la Conception de Marseille. Son père et moi l'avions emmenée la veille alors qu'elle n'ouvrait plus les yeux depuis plusieurs heures. Léonard l'a soulevée dans ses bras et nous avons traversé la ville en courant aussi vite que nous avons pu. Sa petite âme s'est envolée au matin alors que je tentais de la faire boire. Juste un souffle sur ma main, et c'était fini. Au-dehors les mouettes tournoyaient au-dessus du jardin et les effluves de la mer nous parvenaient par la fenêtre entrouverte.

Le soir même, c'est moi qui avais de la fièvre. Je sens que le mal pulmonaire qui a emporté ma petite m'emportera aussi et, si ce n'est pas lui, ce sera le chagrin. Celui que j'accumule depuis trop longtemps déjà. J'ai très vite su que je ne vivrais pas vieille. Chez nous, les femmes meurent jeunes, comme ma mère, comme mes grands-mères avant moi. Je n'ai plus de temps à perdre. Je dois te laisser quelque chose de moi pour que tu connaisses mon histoire, ton histoire, et que tu puisses peut-être un jour me pardonner.

J'ai consolé et bordé mes deux autres filles, Renée et Marcelle, et j'ai nourri Clara qui n'a que deux mois et demi. Je n'aurai bientôt plus de lait, il faudra que je trouve une autre solution. Le docteur qui est passé tantôt a dit que je devais la sevrer ou la placer chez une nourrice pour ne pas lui transmettre mon mal, elle est déjà si frêle, elle dort tout le temps, j'ai peur de la perdre elle aussi.

Léonard est sorti comme il le fait souvent. Je sais qu'il est allé noyer sa tristesse dans le premier cabaret venu. Moi j'ai pleuré toute la nuit. Une nuit entrecoupée de cauchemars. C'est fou ce qui se passe dans les rêves. Je courais dans les rues à ta recherche et je me perdais. À chaque fois que je croyais t'apercevoir, tu disparaissais. C'est ma petite Marie qui est morte et c'est de toi que je rêve. Quelle mère suis-je donc ? Quelle mère ai-je été ? Ma douleur et ma culpabilité ne me quitteront qu'avec la mort que j'attends aujourd'hui comme une délivrance.

Tu as onze ans et j'ignore où tu es. L'Assistance publique a répondu à chacune de mes demandes, mais en me donnant toujours la même réponse : « *L'acte d'abandon que vous avez signé le 12 avril 1893 à l'hospice Saint-Vincent de Paul portant le numéro 108776 ne vous donne plus aucun droit sur l'enfant que vous nous avez laissée. Comme nous vous l'avions stipulé à l'époque, l'admission à l'hospice des Enfants assistés ne constitue pas un placement temporaire, mais bien un abandon. Par conséquent nous ne pouvons vous communiquer les lieux où l'enfant est placée en nourrice ni accepter la moindre communication entre elle et vous, qu'elle soit directe ou indirecte. Nous n'acceptons que de vous dire, tous les trois mois si l'enfant Pauline Hélène est vivante ou décédée.* ». À chaque fois, une écriture manuscrite en post-scriptum mentionne que tu es vivante, et je dois me contenter de cela. Alors je me suis fait tatouer ton numéro de dossier sur le bras, 108776, comme un numéro d'écrou qui fait de moi ma propre prisonnière. Il s'est infecté. J'ai compris ça comme une punition divine. Enfin, je me demande bien de quel dieu d'ailleurs. Il y a bien longtemps qu'il ne m'écoute plus que d'une oreille, celui-là.

Il y a de ça plusieurs années, ma cousine Marie-Louise m'avait appris que de nombreux enfants étaient placés en nourrice en Côte d'Or. À l'époque j'ai cherché sur une carte où était la Côte d'Or, ça me rapprochait un peu de toi. Je n'ai aucun moyen de m'y rendre. Et puis je ne sais même pas si c'est vraiment là que tu es.

La toux me secoue, je transpire dans ce logis moite où nous vivons rue d'Endoume. Les filles jouent dans la rue, j'entends de loin leurs jeux d'enfants. J'envie leur innocence. Je n'ai même pas la force de les surveiller.

Il faut que je termine cette lettre.

Il faut que je te raconte.

Je suis née sur les cendres de la Commune. Cette belle et éphémère Commune.

Mes parents y avaient cru, tous les gens comme eux y avaient cru.

Petite, on m'a raconté tant de choses sur ces événements. Le siège de Paris, l'Hôtel de Ville qui brûle, le peuple qui gronde et les lendemains qui déchantent, les estomacs vides, le pain noir cuit sur du crottin de cheval, les rats qu'on piégeait pour les jeter, écorchés, dans la maigre soupe. Et puis mon père quittant la rue Saint-Jacques où ma mère, mon frère Victor et lui vivaient durant le siège. Il avait chargé quelques pauvres affaires sur une voiture à bras, avait juché Victor et ma mère enceinte de moi sur une chaise en paille et avait poussé le tout jusqu'à Sceaux sans se plaindre un seul instant. Elle ne devait pas peser bien lourd ma pauvre maman lorsqu'elle est descendue de son carrosse. Il paraît qu'on ne voyait même pas qu'elle était sur le point d'accoucher tant le siège et la famine l'avaient affaiblie.

Je suis née au temps des cerises, donc. Dans l'écarlate des rêves envolés. Mon père a longtemps gardé son drapeau rouge, celui qu'il arborait durant ces mois d'espoir. Le matin de ma naissance, le 21 juillet, alors qu'il avait bu plus que de raison dans notre petite cuisine pour oublier les cris de ma mère, il m'a roulée dans le drapeau et a proclamé : *On l'appellera Valentine parce qu'elle sera forte et rebelle comme la Sainte, et puis Charlotte en souvenir de la Corday qui s'est sacrifiée pour défendre la République*. Mon père était un idéaliste à cette époque, il savait tout juste signer son nom et déchiffrer le journal, mais c'était un homme pétri d'espoir et de rêves. Je me demande encore aujourd'hui ce qui a bien pu se passer pour que tout bascule ainsi et qu'il devienne, en si peu de temps, l'homme qui nous a tant fait souffrir. Face à l'insistance de ma mère, il a accepté que je sois baptisée. Il a choisi un camarade d'enfance et la fille de nos voisins pour être mon parrain et ma marraine. Je n'ai jamais eu de relations privilégiées avec eux par la suite.

Quant à ma mère, à peine avais-je eu le temps de prendre une première tétée qu'elle s'était déjà remise à coudre à la lueur de la lampe à huile. Petite fille, j'ai toujours vu ma mère ainsi, ployée en avant sur un ouvrage qu'elle devait livrer au plus vite à quelque dame des maisons bourgeoises de la ville. C'était une